

Les « cosmocrates » ou la source du dénouement du monde *L'empire de la honte* de Jean Ziegler, Fayard, 324 p.

Osée Kamga

Numéro 208, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kamga, O. (2006). Les « cosmocrates » ou la source du dénouement du monde / *L'empire de la honte* de Jean Ziegler, Fayard, 324 p. *Spirale*, (208), 36–37.

LES « COSMOCRATES » OU LA SOURCE DU DÉNUÈMENT DU MONDE

L'EMPIRE DE LA HONTE de Jean Ziegler
Fayard, 324 p.

Ceux qui pensaient qu'avec *Les nouveaux maîtres du monde* (Seuil, 2002) Jean Ziegler avait fini d'en découdre avec les barons du système capitalisé mondial vont sûrement se raviser en parcourant *L'empire de la honte*. Un nouvel ouvrage, mais le même réquisitoire outré qui fait du Rapporteur spécial des Nations Unies le mal-aimé des hautes sphères de l'économie mondialisée. La honte chez Ziegler est double : d'une part, celle qu'inspirent les « cosmocrates », c'est-à-dire les sociétés capitalistes transcontinentales, et, d'autre part, celle que vivent les laissés-pour-compte du monde globalisé, victimes de l'ultralibéralisme ambiant dont le maître mot est « l'avidité pure, l'impérialisme du vide, "le but sans but" comme disait Emmanuel Kant ». Ziegler espère que cette dernière honte se commuera en révolution. En tout cas, il en appelle à cette révolution : « Il faut écouter Kant, et recommencer la révolution. Car entre la justice sociale planétaire et le pouvoir féodal quel qu'il soit, la guerre est permanente et l'antinomie radicale. »

Les Lumières enterrées

On saurait difficilement mieux trouver pour transcrire le tableau que peint Ziegler de l'état actuel des acquis des révolutions passées, notamment de la Révolution française. À travers le monde, la faim et la violence privent des populations entières des aspirations les plus légitimes de l'homme. Leurs libertés et leurs rêves de bonheur sont ainsi supprimés. Les exemples que Ziegler relève avec quantité de détails témoignent de sa connaissance particulière du terrain. À Rio de Janeiro, par exemple, ce sont des centaines de milliers d'enfants abandonnés qui cherchent quotidiennement de quoi manger dans les décharges publiques, se prostituent, volent pour le compte des policiers ou transportent la cocaïne pour les barons locaux. La violence est leur lot, avec plus de 8 000 enfants de la rue assassinés au Brésil au cours de la seule année 2004, bon nombre par la police. Au mépris pour la misère des infortunés s'ajoute le mépris pour leur vie même.

Toutefois, le Brésil n'est pas un cas d'exception. De l'Amérique latine à l'Asie, en passant par l'Afrique, la violence et la faim structurelles sévissent, traînant leur cortège infini de malheurs. Avec

ses 841 millions de victimes annuelles, la famine s'avère impitoyable : elle « signifie souffrance aiguë du corps, affaiblissement des capacités motrices et mentales, exclusion de la vie active, marginalisation sociale, angoisse du lendemain, perte d'autonomie économique. Elle débouche sur la mort ». Quant à la violence et à ses multiples visages, ils se sont incrustés comme rouages essentiels du fonctionnement et du déploiement de la société internationale. « L'exercice de la violence s'est faite culture, écrit Ziegler. Elle règne en maître et en permanence. [...] Elle habite l'ordre du monde. » Et chaque fois, cette violence étonne par son absurdité : guerres préventives, barbaries et transgressions en tout genre. Une violence « sans miroir », c'est-à-dire porteuse d'aucune utopie. Le regard que pose Ziegler sur l'état du monde est sombre. Pour lui, tout se passe comme si les droits de la personne n'avaient jamais été proclamés, comme si le Tribunal pénal international n'avait jamais vu le jour, comme si les Lumières s'étaient tout simplement éteintes. Comme si, par un étrange renversement du temps, la charte des Nations Unies n'avait pas encore vu le jour et que la Commission des droits de l'homme était une affaire concernant un avenir éloigné : le contexte actuel, « par rapport aux valeurs fondatrices des Lumières, [...] témoigne d'une régression évidente — et apparemment sans retour ».

Nestlé : accusé parmi les accusés

Nestlé. Certes, le nom fait saliver, mais « la pieuvre de Vevey » n'a aucune cote auprès du rapporteur onusien. Son président, Peter Brabeck, touche un salaire annuel de 18 millions d'euros. Pourtant, Ziegler le présente comme une sorte de laquais sans mérite qui participe d'un système odieux et se vautre avec complaisance dans le fruit du labeur de millions d'opprimés. Et il ne s'agit pas seulement des 275 000 hommes qui travaillent pour Nestlé, mais, plus avant, des millions de paysans dont les produits coûtent des misères sur le marché mondial. Brabeck, souligne Ziegler, « sait peser sur les cours mondiaux afin de réduire ses frais de revient sans pour autant répercuter ces baisses sur les prix des ventes aux consommateurs ». Mais Nestlé apparaît sous un jour bien plus ignoble encore pour son mépris des codes internationaux

du commerce, ses pratiques antisindicalistes extrêmes, ses bris de conventions collectives et ses grossières mises à pied. Dans ses usines d'Amérique latine, en Colombie notamment, chaque fois qu'un « noyau syndical s'organise, qu'une action revendicatrice se fait jour ou qu'une grève menace, les syndicalistes travaillant dans l'entreprise sont intimidés, attaqués et tués à l'occasion par des milices paramilitaires ou la police ».

Mais Nestlé n'est en fait que l'un des nombreux « cosmocrates », artisans sans vergogne de la misère mondiale que Ziegler s'emploie à dénoncer. Pour celui-ci, ces multinationales et leurs acolytes de la finance mondiale commandent aux États leurs politiques, se moquent des syndicats, recourent à l'espionnage et au contre-espionnage en leur sein, infiltrent les organisations non gouvernementales et internationales, corrompent leurs experts au besoin, intimident leurs rapporteurs et peuvent recourir au crime pour écarter tout obstacle à leurs visées expansionnistes. Tout cela pour assouvir l'insatiabilité de leur désir de possession et de croissance. « Les nouveaux pouvoirs féodaux, écrit Ziegler, sont en effet des bureaucraties autoprotectrices. »

Destruction massive

Jean Ziegler a intitulé la deuxième partie de son livre : « Les armes de destruction massive », clin d'œil évident aux prétendues armes de destruction massive qui ont justifié une intervention armée en Irak. Mais si Ziegler emprunte le concept, c'est pour traiter d'une tout autre problématique. Il montre que deux armes de destruction massive bien plus ravageuses sont à l'œuvre depuis des décennies, soit la faim et la dette. Si les ravages de la faim font à l'occasion les manchettes, ceux de la dette sont moins publicisés. Ziegler expose le subtil mécanisme d'endettement des pays pauvres pour mieux en dénoncer les effets sur les politiques sociales. Un processus d'endettement qui prend plusieurs formes, aussi dévastatrices les unes que les autres. Par exemple, pour les pays du Sud, l'achat à crédit de technologies de production se couple à une baisse constante sur le marché mondial des prix des matières premières dont ils sont producteurs, ce qui assure la permanence de leur endettement. Aussi,

les institutions financières leur prêtent à des taux d'intérêt plus élevés, prétextant qu'ils sont plus à risque. Mais il y a également ces crédits bien des fois accordés par le Fonds monétaire international (FMI) aux pays déjà débiteurs pour les aider à rembourser les intérêts sur leurs dettes. Le problème réside dans le fait que ces crédits ont généralement eu pour effet de dédramatiser le surendettement, de gonfler les créances et d'accroître le poids du service de la dette.

Ce qu'il faut mentionner ici, et que Ziegler souligne avec force, c'est que ce « *service de la dette (paiement des intérêts et des tranches d'amortissement) absorbe la plus grande part des ressources du pays endetté. Il ne reste plus rien ensuite pour financer les investissements sociaux : l'école publique, les hôpitaux publics, les assurances sociales, etc.* ». Il ne s'agit pas de pure spéculation : l'auteur y va d'exemples précis pour établir le lien de cause à effet entre la dette et la mort d'innocents. De ce point de vue, l'épidémie de rougeole qui a emporté des millions d'enfants en 1984 au Brésil était une conséquence directe des politiques de remboursement de la dette. Ziegler explique que, à la suite d'un plan d'ajustement structurel particulièrement sévère imposé par le FMI en 1980, le gouvernement brésilien avait interrompu sa campagne nationale de vaccination contre la rougeole. Quatre ans plus tard, l'épidémie se déclenchait, ravageant une génération d'enfants. « *La dette les a tués* », dit Ziegler, cinglant. Pour lui, la dette favorise la corruption dans les pays en développement, assure leur exploitation et perpétue la domination. « *L'époque de la domination par la dette fait suite, sans transition, à l'époque coloniale. La violence subtile de la dette s'est substituée à la brutalité visible du pouvoir métropolitain.* »

Quant à la faim, elle est considérée ici tout à la fois comme conjoncturelle et structurelle. La faim conjoncturelle résulte de catastrophes ponctuelles et la faim structurelle, du sous-développement. Pour Ziegler, l'une et l'autre tiennent de la dette. Les sommes allouées au remboursement de la dette serviraient à prévenir les catastrophes, comme celle de 2004 au Bangladesh, ou encore à protéger le cheptel mongol contre les épidémies. Mais tout manque : la technologie, les vaccins, les vétérinaires, parce que l'argent manque. Ziegler affirme alors : « *La faim est donc la principale cause de mort sur notre planète. Et cette faim est faite de main d'homme. Quiconque meurt de faim, meurt assassiné. Et cet assassin a pour nom la dette.* » Au-delà de la dette, ce sont les « *cosmocrates* », ici les barons de la créance mondiale (FMI et banquiers privés), que Ziegler tient responsables de l'agonie du monde. Ce sont véritablement ces derniers qui manient, fort efficacement au demeurant, les armes de destruction massive.

L'agonie de l'espoir ?

Dans *Les nouveaux maîtres du monde*, on percevait chez Jean Ziegler une certaine espérance face à l'avenir. Il voyait notamment dans la montée de la société civile l'espoir de l'humanité. De cette

nouvelle utopie, Ziegler, très solennel, écrivait : « *Des millions d'êtres à travers le monde sont à présent réveillés. N'acceptant pas la privatisation du monde, ils ont décidé de s'organiser, de lutter pour un autre monde. L'immense cortège des insurgés est en marche. Il avance. Dans l'incertitude, en boitant. La libération de la liberté dans l'homme est son horizon.* » Cela, c'était en 2002. Trois ans plus tard, rien. Quasiment pas d'allusions à la société civile et à son horizon de liberté. Qu'est-ce qui s'est passé dans l'esprit de Ziegler ? Où est passée cette foi, cette conviction en l'émergence d'un autre monde ? La réponse à ces questions se trouve peut-être dans les chapitres sur Lula, l'actuel président du Brésil. Ziegler y retrace le parcours d'un homme dont la conscience socialiste naît d'une misère radicale et se nourrit d'un profond sentiment d'injustice. « *It's hell to be poor* », disait Dickens. Lula a connu les affres de la pauvreté. Il deviendra syndicaliste, passera par le cachot, et après un long combat politique, sera porté à la tête du pays.

Que sont devenues les convictions socialistes de Lula ? Cette question est en filigrane dans l'analyse de Ziegler, même s'il convient que le temps écoulé demeure trop court pour porter un jugement valable sur la présidence de l'ancien syndicaliste. À en croire Ziegler, pour un socialiste, le président Lula est trop porté par l'étrange obsession de gagner « *la confiance des marchés* ». Comment expliquer qu'un homme qui a longtemps prêché l'abolition de la dette change de stratégie une fois au pouvoir ? Comment expliquer qu'il hésite à procéder à l'audit de la dette extérieure que son parti a tant réclamé par le passé ? Ce pragmatisme politique serait-il inspiré du destin tragique d'Allende ? Ziegler note que « *[l]es cosmocrates laissent le Brésil en paix. Pour l'instant du moins. Mais en même temps, le Programa Fome zero ne décolle pas. Des milliers d'enfants brésiliens continuent de mourir de sous-alimentation, de malnutrition et de faim* ». Devant les politiques de son ami Lula, porté au pouvoir par la société civile, Ziegler s'en remet au tribunal de l'histoire, comme si cet exemple avait profondément entamé sa foi.

L'efficacité manquée

Dans la forme, le livre de Ziegler est remarquablement efficace. Un peu trop même. L'homme ne veut pas faire beau. Il veut faire juste. « *Mon livre pose un diagnostic* », écrit-il. Évidemment, quand le physicien adopte une telle position, il n'est pas là pour la rhétorique. Mais de quel mal est-il finalement question ? On n'arrive pas toujours à le savoir. Certes, il y a une trame, un fil conducteur, c'est-à-dire les « *cosmocrates* » comme générateurs de la misère du monde. Il y a aussi une structure fondamentale : d'abord révéler, et ensuite invectiver. Révéler au monde la souffrance du monde, son mécanisme de construction, puis identifier et attribuer les responsabilités. Dans le livre de Ziegler, on se promène allègrement d'un cas de misère à un autre, d'une consternante statistique à une autre. Pourtant, malgré la minutie de cer-

taines descriptions, Ziegler ne réussit pas à émouvoir. Il donne plutôt une forte impression de déjà entendu. Or, l'émotion est véritablement ce qui compte en ce monde de moins en moins sensible aux données objectives. On a vu les populations s'émouvoir et finalement agir devant les catastrophes, parce que clairement interpellées, c'est-à-dire sollicitées. Le problème avec le livre de Ziegler, c'est qu'on ne sait même pas à qui il s'adresse. Et sa froideur laisse le désagréable sentiment d'un travail avorté, juste assez étoffé pour satisfaire ses patrons onusiens. Un bon rapport, quoi.

Sur le fond, l'exercice est presque paresseux, puisqu'il se contente de suggérer au processus historique un potentiel de recommencement. Certes, la Révolution française a couvé dans l'oppression et la misère du peuple, dans sa frustration profonde, en attendant que les Lumières lui fournissent étincelle et sens. Cependant, induire hâtivement que la damnation actuelle des peuples est gage d'une prochaine révolution relève purement de l'idéologie, c'est-à-dire de la pensée épurée de ses contradictions pratiques. Bon nombre de situations que Ziegler évoque témoignent de la complexité de l'opération du monde. Le cas de Lula au Brésil en est une illustration patente. Qui plus est, Ziegler se contente des symptômes et passe sous silence, sans doute parce que beaucoup plus exigeant, le fait que les actions tant décriées des « *cosmocrates* » résultent d'un discours qui les légitime. Autrement dit, une analyse qui vise la compréhension profonde du déséquilibre du monde ne peut plus se limiter à dévoiler ses maux, déjà par trop évidents. Au demeurant, cette forme de dévoilement contribue plutôt à huiler le fonctionnement du système mondial, en suscitant chez ses artisans une sensibilité factice. C'est ainsi que Nestlé finance le *Programa Fome zero* du président Lula visant à lutter contre la faim et la malnutrition. Et du coup, la multinationale se donne bonne conscience, car qui lui reprochera de ne pas assumer sa part de responsabilité sociale ? Manifestement donc, une remise en cause du système doit dépasser l'élément factuel et pénétrer le discours, interroger ses formes institutionnelles et idéologiques ainsi que son mécanisme de légitimation. Autrement dit, changer l'ordre du discours, ce qui constitue un exercice beaucoup plus fondamental, plus pénible, mais moins attrayant parce que plus radical.

Ziegler relève avec justesse que « *révolté par l'injustice sociale, Kant voyait dans la Révolution la promesse de la libération des miséreux* ». Nul doute que telle est aussi la vision du rapporteur onusien. Mais l'action révolutionnaire se pense, s'articule, et finalement s'exécute. Elle a besoin de temps et d'espace. Dans l'état actuel, les « *cosmocrates* », forts de leur ubiquité et de leur emprise sur le système économique et financier planétaire, ont appris à tuer dans l'œuf toute contestation, toute velléité émancipatrice. On peut le dire, la Révolution n'est pas pour demain. Et ni la honte ni les appels solennels ne semblent pour l'instant inquiéter les structures du monde.

Osée Kamga